

Bernard GUSTAU

LE SANG DES TOURBIÈRES

Une enquête de Marion DUVAL

La Thuile

GENDARMERIE NATIONALE

*"Dans les brumes de La Thuile, les morts
ne se taisent jamais vraiment..."*

POLAR | ENQUÊTE | THRILLER

Bernard Gustau

Le Sang des tourbières

© Bernard Gustau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1648-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 : LA BRUME DES MONTAGNES

Le Silence des Cimes

Le monde n'existe plus. Il a été gommé, effacé avec une minutie maniaque par une main invisible qui a décidé, ce matin, que le vallon de Termignon ne devait être qu'une page blanche. Il n'y a plus de crêtes, plus de sommets acérés de la Dent Parrachée découpant le ciel de Maurienne, plus de chaos rocheux où sifflent habituellement les marmottes. Il n'y a que le blanc. Une ouate dense, le « jour blanc », mouvant, vivant, qui avale les sons avant même qu'ils ne naissent, qui s'infiltre sous les cols des parkas et laisse sur la peau un vernis glacé, métallique, au goût d'ozone et de grésil.

Michel Trevain ajuste la sangle de son sac, sentant le poids du matériel scier son épaule malgré l'épaisseur de sa veste technique. Il inspire lentement. L'air ici, à 2 400 mètres d'altitude, n'a pas la lourdeur végétale des marais de plaine ; c'est un air tranchant, pauvre en oxygène, un air minéral qui a léché les glaciers de la Vanoise avant de s'échouer dans cette cuvette. Ça sent le froid pur, la pierre mouillée, et cette odeur douçâtre, presque incongrue ici, de la sphaigne qui pourrit lentement dans l'eau glaciale du Lac du Lait. C'est l'odeur de l'éternité figée.

Une voix derrière lui murmure, brisée par l'effort :

— On ne voit même pas la rive.

Michel ne se retourne pas. Il reconnaît le timbre légèrement crispé de Sophie, sa doctorante. C'est sa première campagne de carottage en haute altitude, dans ce que les guides appellent les « conditions limites ». Elle est habituée aux laboratoires stériles de l'Université de Savoie Mont Blanc, à la chaleur rassurante des spectromètres de masse et aux lumières néons qui ne tremblent jamais. Ici, la lumière est une hypothèse, un gris laiteux qui abolit toute notion de profondeur. Il répond, sa voix étouffée par l'épaisseur de la brume :

— La rive n'a pas d'importance. Le lac est là, juste sous tes pieds, Sophie. On marche dessus.

Il marque une pause, enfonçant la pointe de sa botte de montagne dans le sol spongieux. Le terrain répond par un bruit de succion, un *schlop* humide et gras qui jure avec l'austérité minérale des alentours. Sous le tapis de mousses rousses et de carex givrés, il y a l'eau. Des mètres d'eau noire, captive, saturée de matière organique, vestige d'un lac glaciaire en train de mourir. Le Lac du Lait n'est pas une terre ferme, c'est un radeau végétal flottant sur un abîme liquide. Il

ajoute, reprenant sa marche lente, calculée :

— Fais attention où tu mets les pieds. Ne t'éloigne pas des sentes à bétail. Si tu passes à travers le tapis racinaire ici, avec la température de l'eau, l'hypothermie te tuera bien avant que je puisse te sortir.

Il l'entend souffler, un petit nuage de vapeur qui doit se perdre instantanément dans le blanc. Il sourit intérieurement. Il aime cette hostilité grandiose. Il a cinquante-cinq ans, les mains calleuses d'un montagnard et l'esprit affûté d'un scientifique qui lit les sédiments comme d'autres lisent des parchemins. Pour lui, cette tourbière d'altitude est la plus belle archive du monde. Une bibliothèque anoxique, froide, stérile, où rien ne disparaît jamais vraiment, où chaque grain de pollen de pin cembro, chaque aile de papillon Apollon tombée il y a quatre mille ans est conservée dans un sarcophage de glace et d'acide, attendant qu'il vienne la libérer.

Ils avancent en file indienne sur la trace invisible qui serpente vers le centre de la dépression. Le silence est absolu, presque douloureux. Pas un cri de chocard à bec jaune. Les bouquetins, maîtres de ces lieux, se sont terrés dans les barres rocheuses, écrasés par le plafond nuageux. Seul le cliquetis métallique des tubes d'extension du carottier, qui s'entrechoquent dans le sac de transport de Sophie, rythme leur progression. *Cling, cling, cling*. Une musique de ferraille dans un royaume de pierre et d'eau.

Michel s'arrête. Il consulte son GPS, bien que l'écran soit perlé de gouttelettes glacées :

— On y est. Point Zéro. Le cœur du paléo-lac.

Il dépose son sac au sol sur une touffe de laïches. La terre tremble légèrement sous l'impact, une ondulation imperceptible qui se propage concentriquement comme sur un matelas d'eau. Sophie le rejoint, le visage fouetté par le froid, des mèches de cheveux blonds collées à son front par la condensation. Elle regarde autour d'elle, cherchant un repère, la silhouette de la Grande Casse, n'importe quoi. Rien. Juste ce néant blanc qui semble se resserrer autour d'eux comme un étau. Ils sont dans une bulle de dix mètres de diamètre, coupés de la civilisation, coupés du XXI^e siècle. Elle lâche, en déchargeant les tubes d'acier, frissonnante :

— C'est... écrasant. On se croirait sur une autre planète.

— C'est le but, Sophie. Ce lac est une capsule temporelle. Tout ce qui tombe ici n'en sort plus. Ni la lumière, ni les objets... ni les secrets des Médulles.

Michel sort le carottier russe de son étui de toile épaisse. C'est un bel instrument, lourd, robuste, un cylindre d'acier inoxydable terminé par une

mâchoire coupante, conçu pour mordre la tourbe sans la comprimer. Il caresse le métal froid qui lui brûle presque les doigts. Ce geste, il l'a fait mille fois, de la Scandinavie aux tourbières d'Auvergne, mais ici, au cœur du Parc de la Vanoise, c'est différent. C'est sacré. Il connaît les légendes de ces lacs d'altitude. Il sait ce que les anciens peuples de Maurienne, les Médulles, racontaient : ces eaux noires étaient des portes vers le monde d'en bas, des miroirs pour les dieux. Des contes, bien sûr. Mais les contes naissent toujours d'une vérité géologique : la montagne ici est vivante, elle bouge, elle avale.

— Allez, on s'installe. On vise les cinq mètres aujourd'hui. Je veux atteindre le Subboréal. Je veux voir ce que les pâturages racontaient il y a trois mille ans, quand les premiers bergers néolithiques montaient leurs troupeaux ici pour l'estive.

Sophie hoche la tête, retrouvant ses réflexes professionnels pour masquer son angoisse. Elle sort le carnet de terrain, les sachets d'échantillonnage, le marqueur indélébile. Elle s'accroupit, et ses genoux s'enfoncent dans la mousse gorgée d'eau glaciale. L'eau remonte autour de ses chaussures, noire comme de l'encre de chine. Elle note à voix haute, sa voix sonnait étrangement mate :

— Pression atmosphérique en chute libre, 760 hectopascals. Humidité 100%. Température -2 degrés. C'est l'hiver qui descend.

Michel assemble le premier segment de la sonde. Le cliquetis du verrouillage résonne sèchement, comme un coup de feu étouffé. Il positionne le tube verticalement, au centre d'une petite tache de sphaignes rubra, d'un rouge sang, qui tranche violemment avec le gris ambiant.

— Prête ?

— Prête.

— Insertion.

Michel pèse de tout son poids sur les poignées transversales. Le métal pénètre la tourbe avec une facilité déconcertante au début. Les cinquante premiers centimètres sont mous, presque liquides. C'est l'acrotelm, la couche vivante. C'est l'histoire récente, celle des cinquante dernières années. Les retombées radioactives de Tchernobyl sont là, piégées dans la fibre, une ligne invisible de Césium 137 qui marque la mémoire de la neige. Les résidus de combustion des tunnels routiers de la vallée aussi. Tout est là, archivé dans la vase froide.

Il enfonce la tige. Le bruit est organique. Celui d'une gorge qu'on obstrue. La montagne avale l'intrus d'acier. Il annonce, le souffle court à cause de l'altitude :

— Un mètre.

Il s'arrête, fait pivoter la poignée pour fermer la chambre de prélèvement, et

tire vers le haut. L'effort est violent. La vase fait ventouse. Il faut lutter contre la succion de la tourbière, arracher à la terre ce qu'elle veut garder. Avec un grognement, il extrait le tube. Sophie s'approche immédiatement avec la gouttière en PVC. Michel ouvre le cylindre. Un boudin de terre noire, brillante, compacte comme du tabac humide, glisse dans la gouttière. C'est magnifique. Les strates sont lisibles comme les pages d'un livre fermé sur la tranche.

Sophie commente, son malaise un instant dissipé par la curiosité scientifique :

— Belle séquence. Regarde ces laies plus claires... des sables sahariens apportés par le vent ?

— Probablement. Ou des cendres d'un incendie de forêt en contrebas. On verra ça au labo. Emballe-le.

Ils répètent l'opération. Le jour blanc semble s'épaissir encore, le ciel et la terre se confondant dans un vertige laiteux. La lumière baisse, bien qu'il ne soit que dix heures du matin. Le monde se réduit à ce cercle de travail, à ce trou béant dans la mousse qui s'élargit doucement, blessure noire au milieu du blanc.

Deuxième mètre.

L'effort s'intensifie. La tourbe devient plus dense, plus compacte. C'est le catotelm, la zone morte, sans oxygène. Ici, la matière organique ne se décompose plus. Elle se transforme lentement en lignite. Ils traversent le Moyen-Âge, le Petit Âge Glaciaire. Michel sent la résistance dans ses bras, dans ses lombaires. Il aime cette douleur physique. C'est le prix à payer pour voyager dans le temps. Il imagine les pollens d'épicéa et de mélèze qui dorment là-dessous. Il ordonne :

— On visse la rallonge. On descend à trois mètres.

Sophie lui tend le tube d'extension en acier. Ses mains tremblent de froid. Elle a retiré ses gants pour manipuler le scotch d'étanchéité et ses doigts sont violacés, gourds.

— Remets tes gants, Sophie. Le froid mord vite ici. L'humidité te vide de ton énergie sans que tu t'en rendes compte.

— Ça va, Michel. Je gère. Je veux juste qu'on finisse cette carotte avant que la neige ne s'y mette vraiment. Je sens que ça vient.

Elle a raison. L'air s'est chargé d'électricité statique. Les cheveux de Sophie frissent hors de son bonnet. Une tension lourde pèse sur la nuque de Michel, un instinct animal qui lui dit que la tempête n'est pas loin, ou que quelque chose d'autre rôde dans ce désert blanc. Il chasse cette pensée. Il est un géologue, pas un chaman des Médulles.

Il visse la rallonge. Le carottier mesure maintenant plus de trois mètres de

haut. Il doit lever les bras au-dessus de sa tête pour saisir la poignée, silhouette crucifiée face au néant. Il enfonce la sonde. Le rythme reprend, hypnotique. Pousser, tourner, enfoncer. Deux mètres dix. Deux mètres cinquante. Deux mètres quatre-vingts.

Ils entrent dans l'époque romaine. L'Antiquité. L'époque où les tribus celtes contrôlaient ces cols stratégiques, prélevant des droits de passage avant que Rome ne trace ses voies impériales. Michel pense à eux souvent. On dit qu'ils jetaient des armes et des bijoux dans les lacs d'altitude pour apaiser les esprits des sommets. Il n'a jamais rien trouvé de tel ici, juste du bois fossile et des sédiments. Mais l'espoir veille toujours. Il souffle, les dents serrées :

— Deux mètres quatre-vingt-dix... Encore un effort. On va toucher l'argile glaciaire, je le sens.

La boue glisse autour du métal. Le bruit a changé. Il est plus sourd, plus profond. Comme un cœur immense qui bat au ralenti sous la glace. Soudain, le rythme se brise.

Le carottier s'arrête net.

Ce n'est pas le choc brutal, vibrant, du métal contre le granit du socle. Ce n'est pas le crac sec d'un tronc de pin cembro conservé qui éclate. C'est autre chose. C'est un arrêt mou. Élastique. Comme si la sonde avait mordu dans du caoutchouc épais, ou dans un pneu immergé.

Michel se fige. Ses mains se crispent sur les poignées transversales en acier gelé. Il reste en suspension, tout son poids pesant sur l'instrument, mais ce dernier refuse de descendre d'un millimètre de plus. Le silence retombe instantanément, minéral, absolu. Même la respiration de Sophie semble s'être suspendue. Elle demande d'une voix qui semble venir de très loin, étouffée par la ouate blanche :

— Tu as touché le fond ? C'est la moraine ?

Michel ne répond pas tout de suite. Il ferme les yeux, concentrant toute son attention tactile dans la paume de ses mains, essayant de déchiffrer le message que le métal lui transmet depuis les profondeurs de la tourbière. Il fait jouer le levier très doucement, de gauche à droite.

La sensation est écœurante. Ça ne gratte pas comme la roche. Ça ne crisse pas comme le sable. Ça résiste avec une sorte de souplesse morbide. Une densité qui n'a rien de géologique.

Il rouvre les yeux. La brume ondoie autour d'eux, créant des formes fantomatiques qui semblent danser à la périphérie de sa vision. Il a froid, soudain. Un froid intérieur qui n'a rien à voir avec les -2 degrés ambiants. Il

murmure, et sa propre voix lui semble étrangère, rauque :

— Non. Ce n'est pas le fond. Le fond, c'est du galet ou de l'argile bleue. Ça cogne. Là...

Il appuie à nouveau, donnant une impulsion sèche. Le carottier rebondit imperceptiblement, rejeté par l'obstacle.

— Là, c'est mou. Mais c'est incroyablement résistant. Comme...

Il cherche le mot, mais son esprit rationnel refuse de le lui fournir, car il n'appartient pas au vocabulaire de la glaciologie. Il lâche malgré lui :

— Comme de la viande. Ou du cuir.

Sophie s'approche, inquiète. Elle voit la blancheur des jointures de Michel serrées sur le métal.

— Une souche ? Un animal tombé là ?

— Ça aurait cassé ou glissé. Là, la mâchoire est plantée dedans. Elle est prise.

Michel déglutit. Il y a un goût métallique dans sa bouche. L'odeur du lac lui semble soudain plus forte, plus agressive, une odeur de fermentation ancienne qui remonte par le trou de forage. Il décide brusquement :

— On remonte. Maintenant.

— Mais Michel, si on n'a pas l'échantillon du fond, la datation est foutue, on ne pourra pas...

— J'ai dit qu'on remonte !

Sa voix a claqué comme un coup de fouet dans l'air raréfié. Sophie recule d'un pas, surprise par la violence du ton. Michel ne crie jamais. Michel est la patience de la pierre incarnée. Il se positionne pour l'extraction. Il sait que ça va être dur. Si la mâchoire a mordu dans quelque chose de fibreux, l'effet ventouse va être démultiplié par la pression de l'eau. Il dit plus doucement :

— Aide-moi. Prends le cric. On ne va pas y arriver à la main.

Sophie installe le trépied d'extraction, un système de levier mécanique qui permet de démultiplier la force de traction. Elle passe la chaîne sous les poignées du carottier. Le cliquetis de la chaîne en acier résonne, sinistre, comme des menottes qu'on verrouille.

Michel actionne le levier. Le métal gémit sous la tension. Le sol de tourbe autour du tube se soulève légèrement, comme une peau qu'on tire. La montagne ne veut pas lâcher prise. Michel jure :

— Bon sang. C'est quoi ce bordel ?

Il pompe sur le levier. La sueur glacée coule dans son dos.

Soudain, avec un bruit de succion obscène, un PLOP gargantuesque qui semble venir des entrailles de la terre, le carottier se libère. Il remonte d'un coup

de cinquante centimètres. Une odeur pestilentielle s'échappe du trou. Bien pire que l'odeur habituelle du méthane. Une odeur douceâtre, complexe, fermentée, une odeur de boucherie froide. Sophie crie :

— C'est bon, c'est libre